



HAL
open science

Le Travail à l'aire aujourd'hui en Tunisie, le point de vue d'une ethnoarchéologue

Patricia C. Anderson

► **To cite this version:**

Patricia C. Anderson. Le Travail à l'aire aujourd'hui en Tunisie, le point de vue d'une ethnoarchéologue. techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas - Bourrigaud R. et Sigaut F. (éds), Oct 2006, Nantes, Nozay, Chateaubriant, France. pp.247-258. halshs-00206105

HAL Id: halshs-00206105

<https://shs.hal.science/halshs-00206105v1>

Submitted on 28 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le travail à l'aire aujourd'hui en Tunisie, le point de vue d'une ethnoarchéologue

En 2005 et 2006, plusieurs missions d'étude en Tunisie du nord, dans les montagnes de l'Atlas (Tell nord-ouest), dans la région connue comme le « grenier de Rome », nous ont permis de voir et d'enregistrer, par image fixe et filmée (cf. Anderson et Llaty 2006) et grâce à des entretiens avec les paysans, le cycle agricole non-mécanisé tel qu'il existe aujourd'hui. Les animaux (mules, mulets, bœufs, chevaux, ânes) servent encore ici à la traction d'instruments agricoles en bois et armés de fer, ainsi qu'au portage de biens (fourrage, eau, grains, paille, etc.) et de personnes. Nous disposons des descriptions détaillées faites par les auteurs français de l'époque coloniale, mais elles ont plutôt trait à la moisson et au dépiquage (Lethielleux 1947). Nous présentons ici des éléments concernant les techniques de travail de la terre extraits de notre enquête plus générale et préliminaire (Anderson 2006).

Notre regard est influencé par notre objectif : comprendre le déroulement et les finalités de l'agriculture non mécanisée, afin de mieux interpréter, *a posteriori*, les restes de l'agriculture identifiés dans les sites archéologiques néolithiques et de l'âge du Bronze des pays méditerranéens (restes d'outils agricoles et traces de leur utilisation, restes de grains et de phytolithes de céréales) auxquels nous sommes confrontés depuis une vingtaine d'années (Anderson 1992 ; Anderson 2000a, b ; Anderson *et al* 2003 ; Anderson *et al* 2004 ; Anderson et Chabot 2004). D'autre part, de telles observations nous ont permis de formuler des hypothèses sur le bon maniement d'outils et d'animaux pour semer et traiter les céréales, gestes que nous avons essayé de reproduire dans nos expériences conduites en France par le biais de reconstitutions d'outils anciens (*ibid.* et Anderson *et al* 2006). Enfin cette enquête vise, sur le long terme, à déterminer comment les différents facteurs – sociaux, économiques, techniques – font vivre cette agriculture, largement de subsistance et manuelle, selon les dires des jeunes agriculteurs comme des plus âgés.

Figure 1 (carte)

Fig. 1 : Région de l'enquête, nord-ouest Tunisie (F. Ghozzi, P. Anderson, P. Gerfaud).

La région qui fait l'objet de notre étude, située à environ 100 km à l'ouest de Tunis, s'étend sur 30 km x 20 km, dans la zone du prolongement naturel des montagnes de l'Atlas (l'Atlas tellien) et sur les hautes plaines de l'Algérie orientale. La ville de Béja se trouve à l'extrémité est de la zone étudiée, et la ville d'Amdoun se situe au centre (fig. 1). Il tombe en moyenne 800 mm de pluie par an et les sols sont du type *Bayadha* (blanc), *Hamri* (rouge), *Sfari* (jaune), et *Souida* (noir). La terre des champs visités en montagne est, dans l'ensemble, argileuse, acide et relativement peu profonde. La plupart des exploitations visitées se situent sur des terrains en pente (jusqu'à 25%), entre 350 et 700 m d'altitude (Ghozzi 2006).

Nous avons pu entreprendre cette étude grâce aux recherches sur la carte au 1/50 000e de *Zahouet Medien* en Tunisie du nord-ouest, menées par F. Ghozzi (2006) qui visait à situer, par système informatique géographique (SIG), les restes de diverses civilisations. Sur son invitation, nous avons pu effectuer des missions, en étant accueillies par sa famille

¹ Directeur de recherche CNRS, CEPAM UMR 6130 et resp. GDR 2517, Sophia Antipolis, France. Contact : Anderson@cepam.cnrs.fr. Co-Chair, Programme EARTH, Fondation européenne de la Science. Site : www.earth.arts.gla.ac.uk.

d'agriculteurs habitant cette région, qui nous ont mis en relation avec de nombreux autres agriculteurs et nous ont fourni une information détaillée et une aide pratique inestimable. C'est en grande partie leur histoire que je raconte ici.

1 - Structure et composants de l'araire et son attelage

Un araire de type chambige (Haudricourt et Brunhes Delamarre 1955), en bois et à soc en fer, est utilisé ici traditionnellement pour labourer la terre ainsi que pour recouvrir les semences. Il est fabriqué par un menuisier local, à Béja (fig. 2) depuis au moins trois générations, bien qu'il existe des araires anciens qui furent utilisés plus au nord qui sont du type dental. L'araire (*mehrath*) chambige est d'abord fabriqué et stocké en pièces détachées, qui sont ensuite rapidement assemblées selon les besoins, au cours de la saison. Le bois pour chaque partie est sélectionné par le menuisier dans les forêts de la région (olivier sauvage, pin d'Alep et eucalyptus), et le soc est fabriqué au préalable par un forgeron local, également à Béja. Cet instrument est particulièrement adapté, selon le menuisier et le forgeron, aux conditions locales de terrain (pente, sol...). Il pèse entre douze et quinze kilos. L'angle d'ouverture entre le manche, le timon et le soc est fixe (fig. 2, 3b, 4a) et non pas amovible, comme c'est souvent le cas en France. L'araire est toujours tenu d'une seule main par le laboureur. Le menuisier met environ trois heures pour monter et ajuster un araire.

Figures 2 , 3a, 3b, 4a, 4b

Fig. 2 : Fabrication d'araire chambige, pour un animal par un menuisier à Beja. (photo P. Anderson)

Fig. 3a : Travail à l'araire chambige local avec des mules. Novembre 2005, à Met Algua, Tunisie du nord-est. (photo P. Anderson)

Fig. 3b : Vue de l'araire et timon à deux animaux, l'attelage, le « riata » pour nettoyer le soc, et la position du travail en pente (environ 25%). (photo P. Anderson)

Fig. 4a : Travail avec l'araire local, attelé avec des bœufs à Mergagua, avec vue de structures de stockage de la paille hachée (fourrage sec) en haut à gauche. Octobre 2006. (photo F. Ghozzi).

Fig. 4b : Travail avec l'araire local et des bœufs, à Berrihane, avec vue du joug et de l'attelage. Octobre 2006. (photo S. Ghozzi).

L'araire est conçu, la plupart du temps, pour deux animaux, avec un timon suffisamment long pour passer entre eux et s'attacher au joug grâce à une corde. Le timon est percé de trous permettant de passer la corde au bon endroit, ce qui laisse une distance correcte entre l'arrière des animaux et l'araire (fig. 2, 3a, 4a). L'araire peut aussi être fabriqué pour un seul animal de trait (fig. 2) et, dans ce cas, il est à timon plus court et la corde passe dans un trou du timon et de part et d'autre du collier ou de la corde autour du cou de l'animal. Nous avons filmé (voir DVD accompagnant ce volume) le montage d'un araire de ce type, en demandant au menuisier de nous fabriquer un araire pour un seul animal afin de pouvoir le ramener en France pour nos expérimentations. Son adéquation à la mobilité est démontrée par le fait que nous avons pu ramener l'araire, démonté en plusieurs pièces, dans une grande valise.

Les jougs (*keffa*) et les colliers (*oussed*) sont couramment fabriqués et vendus à Béjà. Pour

les attelages de mules, mulets ou chevaux, le joug est droit, à section ronde, percé d'un trou de part et d'autre du cou de chaque animal, et une baguette en bois passe dans chaque trou afin de maintenir le joug (fig. 3a). Pour les bœufs, le joug consiste en une longue tige avec une légère courbure au niveau du cou de chaque animal. Cette tige est également recourbée à chaque bout, avec une petite encoche où l'on passe la corde qui attache le joug à chaque animal au niveau du cou (fig. 4b). Il est fabriqué « sur mesure » par le menuisier, en fonction des caractéristiques de chaque attelage.

2 - Fonctionnement technique et social de l'araire

Aujourd'hui, l'araire continue à être exclusivement utilisé par les hommes, souvent jeunes, qui transmettent leur savoir-faire à leurs fils adolescents. Les araires servent d'abord à labourer en faisant des raies dans les champs avant les semailles. Ils sont utilisés, par ailleurs, pour l'enfouissement du fumier et d'autres engrais, ainsi que pour désherber. Les animaux pâturent dans les champs après la moisson et une certaine quantité de bouse est donc disponible comme fumure, bien qu'une partie soit utilisée comme combustible domestique. Dans certaines fermes, le fumier est mélangé également à d'autres ordures ménagères. Il peut faire défaut, par contre, ailleurs ; on a alors recours à l'engrais chimique. L'emploi d'engrais chimiques et de désherbants est apparu dans la région il y a une vingtaine d'années, parallèlement à une nouvelle variété de blé dur fournie par le gouvernement et importée de l'étranger.

L'araire est aussi utilisé ici pour recouvrir les semences. Le semis se fait à la volée, comme c'est le cas pour les céréales et certaines petites légumineuses : le blé dur, l'orge vêtue, l'avoine, le triticale, la vesce et la luzerne. L'araire sert également à recouvrir les semis, effectués en ligne ou en poquets, de légumes (fèves, haricots verts, petits pois, ail, oignons), de melons ou de tournesol. Il sert par la suite à désherber entre les rangées. Enfin l'araire, sur le soc duquel on fixe pour l'occasion deux courtes tiges (voir, fig. 2, les trous prévus à cet effet) sert à déterrer les pommes de terre.

Nous avons observé les labours d'automne/hiver. Aujourd'hui, les mules et les bœufs sont utilisés pour tirer l'araire, alors qu'il y a une quarantaine d'années on n'utilisait que des bœufs. On dit que les labours sont plus rapides et faciles avec des mules (fig. 3a, 3b), mais sur des terrains lourds et difficiles ou en pente, où des animaux moins puissants auraient du mal, on a plutôt recours à une paire de bœufs pour tirer l'araire (fig. 4a, 4b). L'utilisation des bœufs pour la traction est donc assez commune en altitude, d'après les cas que nous avons pu observer

Le conducteur de l'araire peut marcher dans les raies ou sur la terre non labourée (fig. 3a, 3b, 4a). Nous avons vu que pour chaque raie ouvrant le terrain, il mettait entre 30 et 40 secondes (fig. 3a, 3b) avec une paire de mules. Il tient à la main une longue tige en bois qui peut être utilisée comme aiguillon pour encourager les animaux. À l'autre bout de cette tige se trouve une petite spatule en fer (*rieta*) servant à nettoyer le soc fréquemment encombré par l'argile humide qui s'y colle (fig. 3b).

Nous avons pu noter des différences au niveau des ordres lancés aux bœufs par rapport à ceux donnés aux mules, et nous tentons de transcrire à notre façon les sons émis. *Erdtt*, « avancez (plus vite) », et *ichte*, « arrêtez » sont des ordres utilisés pour les mules et les ânes dans cette région, (cf. film sur DVD joint), tandis que pour les bœufs, on dit *hee*, *hi* ou *hey* pour « allez plus vite », et *ehhdhé* pour « doucement, détendez-vous ». Dans le cas, plus rare, où des

chevaux tirent l'araire, les ordres lancés sont encore différents : *Inzel* pour « foncez, faites un effort », lorsque le conducteur enfonce l'araire plus profondément dans le sol, *atla'a* pour « allégez » lorsque l'araire doit s'enfoncer moins profondément dans le sol, et *ichte* pour « arrêtez ».

Le labour des champs en pente consiste à faire des raies par une action de va-et-vient, en orientant les raies perpendiculairement à la pente (fig. 3a, 3b). Les semis à la volée interviennent quelques jours après et, lors du recouvrement des semences, l'araire se déplace cette fois-ci selon un angle d'environ 45° par rapport aux labours précédents, de façon à effectuer un labour légèrement croisé, tout en évitant de travailler selon la pente maximale.

Malgré la mécanisation de l'agriculture, qui est apparue avec la colonisation française de la Tunisie vers la fin du XIX^e siècle – la période coloniale a duré de 1881 à 1956 – l'araire tiré par des animaux fut utilisé par la plupart des agriculteurs de cette région jusqu'aux années 1980 environ. Il y a plusieurs raisons invoquées pour expliquer la persistance des labours à l'araire à traction animale jusqu'à aujourd'hui. Ce choix reste encore la méthode la plus adaptée aux sols lourds où un tracteur s'enfoncerait. On dit aussi que la terre travaillée au tracteur et à la charrue s'appauvrit par rapport à celle travaillée à l'araire. De plus, l'araire est moins coûteux, l'essence et le gasoil pour le tracteur étant très chers par rapport aux moyens dont disposent les paysans. D'autre part, l'araire est plus maniable dans les champs en pente ou de petite surface (les champs sont subdivisés à chaque génération par système d'héritage de filles et de fils). La surface totale des exploitations, surtout en altitude, reste suffisamment peu importante (aujourd'hui, estimé) 5 hectares en moyenne) pour qu'il soit possible de tout labourer sans mécanisation. S. Ghazzi, agriculteur local, estime qu'une surface de 10 hectares au maximum reste exploitable avec la traction animale, par personne, araire et paire d'animaux ; mais au-dessus de cette taille, il estime que le paysan aura besoin d'avoir recours à la mécanisation s'il veut labourer tout son terrain chaque année.

Selon leurs propres souvenirs, les paysans viennent de la montagne. Les paysans tunisiens avaient été obligés de se replier dans les zones montagneuses pendant la colonisation française qui a pris les meilleures terres, en utilisant des instruments provenant de toute évidence de France, mais qui n'ont pas été adoptés par les paysans locaux. La charrue en bois n'a pas laissé de traces ici, et nous ne savons pas si des Français l'utilisaient par le passé. Par contre, un autre facteur contribue à l'abandon progressif de l'agriculture non mécanisée et de l'araire : à partir des années 1990, la majorité des agriculteurs a été délocalisée de la montagne vers la plaine ; cette délocalisation était assortie d'une aide gouvernementale pour la construction de nouvelles maisons (maisons en béton, et non pas en pisé, pierres et toits en chaume, comme à la montagne), de la possibilité d'acquisition de nouveaux champs et de commodités comme l'eau courante et de nouvelles écoles à proximité. Les bâtiments des anciennes fermes françaises n'ont pas pour autant été réoccupés par les paysans locaux : soit ils restent à l'abandon, soit la maison d'habitation est utilisée comme étable ! René, sûrement pas de charrue, jamais, dans les zones de montagne, mais on s'interroge sur son existence possible pour les zones de plaine pendant l'époque coloniale, bien qu'il n'y aucune trace ou souvenir de cela.

Après cette exploitation locale assez récente des champs en plaine par les paysans, l'araire est resté en utilisation un certain temps, même associé aux engrais chimiques, mais il est actuellement sur le point d'être abandonné ou n'entre en jeu que pour le recouvrement des semis. En plaine, nous avons observé la traction animale d'instruments métalliques légers pour le labour (cf. la *fanoura* à cinq petits socs, réglable en largeur, qui sert pour désherber,

le *cheaba*, une sorte de butoir à deux manches et un soc, et la herse (*kharbacha*) dont on nous dit qu'ils ont tous été amenés par les Français, ce qui reste à vérifier. Mais si l'araire en bois est disponible, il accomplira « mieux » ces travaux, selon les paysans. Si, aujourd'hui, les paysans utilisent un tracteur pour tirer une charrue multi-socs pour les premiers labours en plaine, ils tiennent à conserver, dans ces mêmes champs, l'usage de l'araire attelé pour les semailles, parce que l'araire effectue les raies les plus rapprochées possible.

L'utilisation exclusive de l'araire persiste aujourd'hui surtout dans les fermes en altitude, dont certains champs sont en pente forte. Ces paysans nous ont souvent dit qu'ils préfèrent continuer à utiliser leurs animaux et n'envisagent pas de mécaniser. Nous pensons qu'un facteur contribuant à cette persistance est que les outils agricoles traditionnels en bois, ne comportant que certains éléments en fer, sont encore fabriqués et entretenus à Béja par des artisans locaux. Les araires, comme les animaux de labour, sont prêtés entre amis et au sein des familles. Les travaux agricoles sont des moments de sociabilité et l'entraide est à peu près toujours présente.

Nous avons constaté des variations d'une année à l'autre, en fonction du cycle de la pluie. Si le temps le permet, c'est-à-dire si la venue de la pluie est suffisamment précoce et laisse une période assez longue pour permettre les labours à l'araire avec la traction animale, les agriculteurs de la région montagnarde prendront cette option. Les problèmes se posent si le manque de pluie ou son arrivée tardive dans la saison réduit trop le temps disponible pour les labours. Dans ce cas, les agriculteurs disposent d'un choix : s'ils le peuvent et si leurs champs s'y prêtent, ils labourent au tracteur, sinon ils labourent ce qu'ils peuvent à l'araire et laissent en friche le reste par manque de temps. Nous avons pu voir comment la fréquence d'utilisation de l'araire dépend des conditions météorologiques de l'année : en 2005, par exemple, la pluie est tombée très tard (en novembre), de sorte que moins de personnes ont pu travailler à l'araire, et certains agriculteurs ont dû louer des tracteurs pour labourer avec des socs de charrue. Par contre, en automne 2006, comme la pluie est venue plus tôt, les gens qui le font d'habitude ont eu le temps de travailler le sol à l'araire.

3 - Le cycle des labours et des semis

L'assolement est biennal et il y a trois périodes de labours par an. Dans l'ordre donné localement, le premier est le *chetwi*, en automne, c'est-à-dire de la mi-septembre à la mi-novembre, à partir du moment où la pluie tombe. Le deuxième labour s'appelle le *rebi*, au printemps, au mois de mars, pour préparer la terre pour le semis des cultures de printemps. Le troisième labour est le *sefi*, en été, après la récolte et le pâturage des animaux, et sert à enterrer le chaume.

Les céréales sont des variétés à longues tiges, car les tiges de ces céréales, comme celles des légumineuses, sont hachées en *tibbn* (fourrage sec) pour l'alimentation des animaux (ceux qui travaillent, mais aussi les moutons, les chèvres et les vaches laitières) et pour fournir des suppléments au combustible pour la cuisine. L'araire va de pair avec les traditions de la moisson manuelle à la faucille locale (*menjel*) des céréales mûres, et plus récemment, depuis que les animaux restent de plus en plus en stabulation, de céréales vertes, coupées à la faux (*menjel souriya*). Les agriculteurs utilisant l'araire nous ont dit qu'ils font le dépiquage sur des aires dont la surface est fabriquée en argile et en bouse, pour les céréales et les légumineuses à graines, soit au tribulum (*jarouche*, planche à dépiquer fabriquée par le menuisier local), soit par le foulage avec des mules, des chevaux ou des ânes (Anderson 2006), au lieu d'utiliser la machine à battre ou la moissonneuse-batteuse. Certains paysans

affirment que l'araire et le tribulum (*jarouche*) produisent un meilleur grain et un meilleur fourrage que leurs équivalents mécanisés ; de même, des paysans disent que si on a recours aux moyens mécaniques, le travail est mal fait, le sol moins bien entretenu et les grains de moins bonne qualité.

Évoquons les semis principaux sans prétendre en donner une liste exhaustive. Les semis d'automne-hiver comprennent les céréales, surtout le blé dur (*Triticum durum* L., *gammeh*) qui est moissonné à l'état mûr avec la faucille en juin-juillet. Les grains sont utilisés dans la nourriture humaine (farine pour faire le pain et le couscous) et les tiges, hachées, sont utilisées pour le fourrage sec. L'orge vêtue (*Hordeum vulgare* L., *sheirh*) a deux périodes de coupe : d'abord au printemps, lorsqu'elle est récoltée en vert à la faux pour l'affouragement, et ensuite moissonnée en été, à maturité, à la faucille. Les grains servent à la nourriture humaine (surtout concassés dans une soupe festive aux légumes, la *sherba*) et pour les animaux. Les tiges, sous forme de paille hachée, fournissent du fourrage sec. Les légumineuses, les pois chiche (*Cicer arietinum* L., *hommos*), les fèves (*Vicia faba* L., *fool*), la vesce (*Vicia sativa* L., *gerfala*) sont semées en automne puis récoltées à l'état mûr, par simple arrachage à la main. Elles fournissent aussi des tiges à hacher pour le fourrage sec et des grains pour les animaux et les humains. L'avoine (*Avena sativa* L., *ghoseib*) est coupée à la faux, comme une partie de l'orge, au printemps, en tant que fourrage vert (*gorrt*), de même que la luzerne (*Medicago sativa* L., *fassfa*) et le triticale. Les animaux (mules, mulets, ânes, chevaux) transportent le fourrage vert coupé chaque jour à la maison, et les tiges sont enroulées dans un filet (*gaiba*). Il y a aussi un pâturage journalier des animaux.

Depuis peu de temps, on sème ici, au printemps, du sorgho (*Sorghum bicolor* (L.) Moench, *drhé*) uniquement pour le fourrage vert, qui aura plusieurs repousses au cours de l'été, mais qui doit être irrigué ; il est moissonné à la faux. Le tournesol (*Hélianthus annuus* (L.) Moench, *taia*), dont les graines servent à la nourriture humaine, est moissonné en août, avec une faucille ou un couteau. Les capitules sont battues avec un simple bâton. Les tiges, enlevées ensuite à la main, servent de combustible. Les graines sont pressées pour produire de l'huile, du shampooing et du carburant pour les avions, selon nos informations, et les restes des capitules sont consommés en fourrage sec. Au printemps et en été, on effectue aussi des semis de petits pois (*Pisum sativum* L., *jilben*), de poivrons, de piment (*filfil*), de melons (*batir*) et de tomates (*matum*). La bêche (*mesha*) est utilisée pour désherber en avril, la faucille servant à nettoyer les bordures entre les champs. Les plantes ainsi « nettoyées » servent pour la plupart au fourrage. La *mesha* est associée au semis du tournesol au printemps : les gens travaillent dans les raies, en creusant des trous dans lesquels ils laissent tomber des poquets de plusieurs graines, qu'ils referment avec cette bêche. Depuis une époque récente, on utilise cet outil pour casser les mottes de terre dans les champs labourés mécaniquement. René j'ai enlevé les italiques pour la partie après le nom botanique qui parle des personnes selon qui on utilise chaque nom, cf. L. (Linné), Moench, etc.

En montagne, jusqu'à 500 m d'altitude, dans les fermes où les paysans utilisent l'araire, les champs se trouvent à une distance de 2 km à 2 km 1/2 de la maison, au maximum. Les aires de battage et les structures de stockage de paille hachée pour le fourrage, les *nadirs* (fig. 4a, au fond, en forme de tonnelles) sont à côté de la maison d'habitation. Une bonne partie de ces cultures – souvent on l'évalue aux quatre cinquièmes – est vendue par les paysans. Le blé et l'orge, ou encore le blé, la fève et l'avoine, constituent les principales cultures.

4 - Discussion en guise de conclusion

Les variétés locales traditionnelles, en particulier celles du blé dur, tendent à disparaître, mais elles sont encore cultivées à la montagne dans de rares cas et poussent sans engrais chimique ni désherbants. On dit que les variétés importées de blé dur « n'ont pas bon goût » et qu'il s'agit de « petits grains ». En effet, ces différentes variétés locales étaient destinées à produire des aliments différents, ayant chacun un goût particulier. Un constat récent, fait par les agriculteurs locaux, est qu'à terme l'utilisation des engrais et des désherbants chimiques, à laquelle s'ajoutent l'abandon de la jachère, le remplacement des semences locales par des grains importés, l'abandon de l'araire et son remplacement par le travail mécanique, est sans doute responsable de la baisse du rendement comparé à celui du passé. Ils disent que la terre est « brûlée » après dix ou vingt ans d'utilisation d'engrais chimiques. On dit aussi que la terre travaillée au tracteur et à la charrue s'appauvrit par rapport à celle travaillée à l'araire.

Je suis particulièrement frappée par la « logique technique » du cycle agricole, tel qu'il est pratiqué traditionnellement dans la région : les facteurs de temps, d'organisation sociale, d'alimentation, d'animaux, d'instruments et d'outils, de cultures et enfin du sol, s'imbriquent, mais aujourd'hui au détriment souvent de la capacité de survie dans un monde où l'argent devient indispensable, ne serait-ce que pour l'éducation des enfants. J'aimerais bien trouver des moyens pour aider ces agriculteurs à retrouver leurs grains et à conserver les traditions (outils, techniques) les plus adaptées à leur sol. Ils auraient, me disent-ils, besoin pour cela d'avoir à nouveau plus d'animaux de travail qu'ils n'en ont actuellement, car la tendance à produire du lait a entraîné une diminution d'animaux de labour. Un autre moyen pour les soutenir pourrait consister à trouver de nouveaux marchés pour leur artisanat traditionnel. Par exemple la vannerie, réalisée avec une graminée sauvage de la montagne par des hommes spécialisés, est presque oubliée à cause de l'arrivée sur les marchés de récipients tissés en bandes plastiques.

Nous espérons que ce bref aperçu, centré sur le travail du sol, suffira pour susciter les conseils de paysans d'ailleurs qui ont déjà vécu la transition vers la mécanisation, qui semble dorénavant quasi inévitable ici. En effet, la politique du gouvernement tend à regrouper les petits terrains, ce qui va, à long terme, faire disparaître les petites exploitations de montagne, et favoriser le développement de cultures de rente – les *cash crops* – comme les agrumes qui requièrent l'irrigation. Les paysans, quant à eux, souhaitent garder un système agricole dans lequel le petit exploitant aux méthodes traditionnelles gardera sa place à côté des grosses exploitations dites « modernes ». Le gain en termes de conservation du savoir-faire agricole, un patrimoine qui n'est pas encore reconnu ici actuellement, serait des plus précieux.

Remerciements

Nous devons la réalisation de cette enquête à la famille Ghozzi, qui nous a ouvert les portes de son exploitation, où collaborent trois générations ainsi qu'à leur savoir-faire sur beaucoup de sujets. S. Ghozzi et F. Ghozzi nous ont grandement aidés sur le terrain, et S. Ghozzi poursuit l'enquête, même en notre absence. Nous les remercions, ainsi que tous les agriculteurs de la région auxquels nous avons rendu visite, de même que C. Llaty (Université de Nice/Sophia Antipolis) et Carolina Castel-Carpinschi (EHESS, Paris, Centre d'histoire des techniques et de l'environnement, CNAM). Ces recherches ont été entièrement financées par le GDR (groupement de recherches) 2517 du CNRS, *Regards interdisciplinaires sur les activités et techniques agricoles anciennes et préindustrielles*.

Références bibliographiques

- Anderson Patricia C., “Non-mechanised processing and storage of cereals, grasses and pulses used for fodder, fuel and crafts: Examples from N. Tunisia, Atlas Region, Northwestern Tell”, in : F. Ertug (éd.), *Proceedings of the IVth International Congress of Ethnobotany (ICEB 2005)*, 2006, p. 223-231.
- Anderson Patricia C. (éd.), *Préhistoire de l'Agriculture : Nouvelles approches expérimentales et ethnographiques*, monographie du CRA n° 6, éd. CNRS, Paris, 1992, 403 p.
- Anderson Patricia C., (avec Chabot J., Grégoire J.-P. et Pelegrin J.), *Outils, techniques et tablettes : sur les traces des savoirs agricoles d'autrefois, (Tools, techniques and tablets : Retracing ancient agricultural heritage)*, Cé pam et programme EARTH, GDR 2517 CNRS, Valbonne, et CELAT, Université Laval, Québec, Film VHS et CD bilingues et multistandards, 26 minutes, montage Vidéo Sud Production, Valbonne, 2000.
- Anderson Patricia C., La tracéologie comme révélateur des débuts de l'agriculture, in : J. Guilaine (éd.), *Les premiers paysans du monde. Naissances des agricultures*, éd. Errance, Paris, 2000, p. 99-119.
- Anderson Patricia C., Georges J.-M., Vargiolu R. et Zahouani H., “Insights from a tribological analysis of the tribulum”, *Journal of Archaeological Science* 33, 2006, p. 1559-1568.
- Anderson Patricia C. et Llaty C., *Culture des céréales en Syrie et en Tunisie*, montage Horizons numériques, St Laurent du Var, 2006 (film de 15 minutes).
- Anderson Patricia C. et Chabot J., « La première machine agricole et les lames cananéennes », *La Tribologie. Dossiers d'Archéologie* n° 290, février 2004, p. 44-51.
- Anderson Patricia C., Chabot J. et Van Gijn A., “The Functional Riddle of « Glossy » Canaanite Blades and the Near Eastern Threshing Sledge”, *Journal of Mediterranean Archaeology* 17.1, 2004, p. 87-130.
- Anderson Patricia C., Cummings L. S., Schippers T. K. et Simonel B. (éd.), *Le traitement des récoltes : un regard sur la diversité du néolithique au présent*, Antibes, ADPCA, 2003.
- Ghozzi F., *La feuille 1:50000 de Zaouiet Medien (Tunisie n-o) : Étude archéologique à travers un Système d'Information Géographique (S.I.G.) de la protohistoire jusqu'à la fin du Moyen Âge*, thèse de doctorat, département d'Histoire, université de Nice/Sophia Antipolis, 2006.
- Haudricourt A. et J.-Bruhnes Delamarre M., *L'homme et la charrue à travers le monde*, éd La Manufacture, Lyon, 1955 (réédition : La renaissance du livre, 1986, 617 p.).
- Lethielleux J., « La moisson au Fezzan », *Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA)* 39 (3), Tunis, 1947, p. 243-269.